

Libération
Next

M 06470 - 38 - F: 2,50 €



spécial mode

portrait

amanda harlech,
lady chanel
par karl lagerfeld

phénomène

reine des médias
et gossip girl
en chine

enquête

le nouveau business
de la beauté noire

+ récit : la jeunesse qui tache
par pierric baily

mai wenn
miss dynamite

tattoo dandy

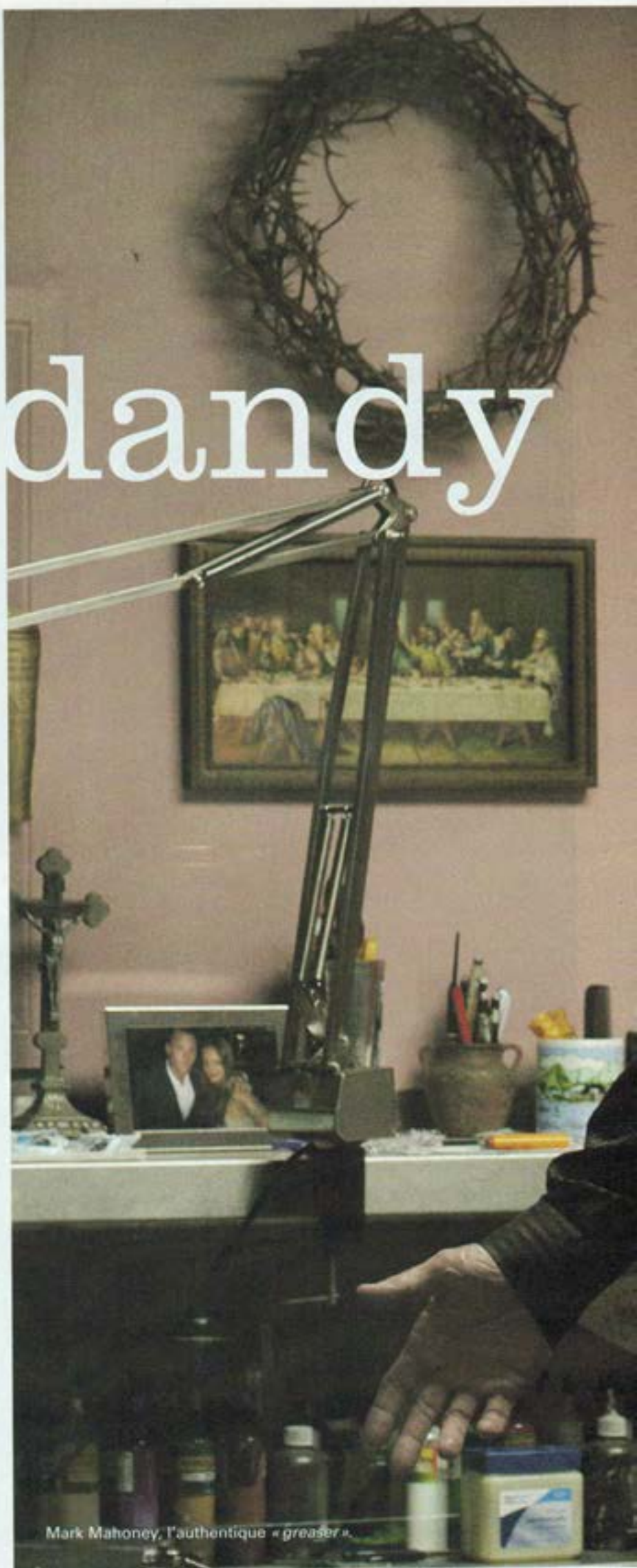
Mark Mahoney est un artiste et la peau humaine est son support. Fasciné par les années 50 et l'imagerie religieuse, il a, entre autres, tatoué Johnny Depp et Mickey Rourke. Rencontre dans l'atelier du maître, à Los Angeles.

Texte Yann Perreau à Los Angeles
Photographies Stéphane Gallois

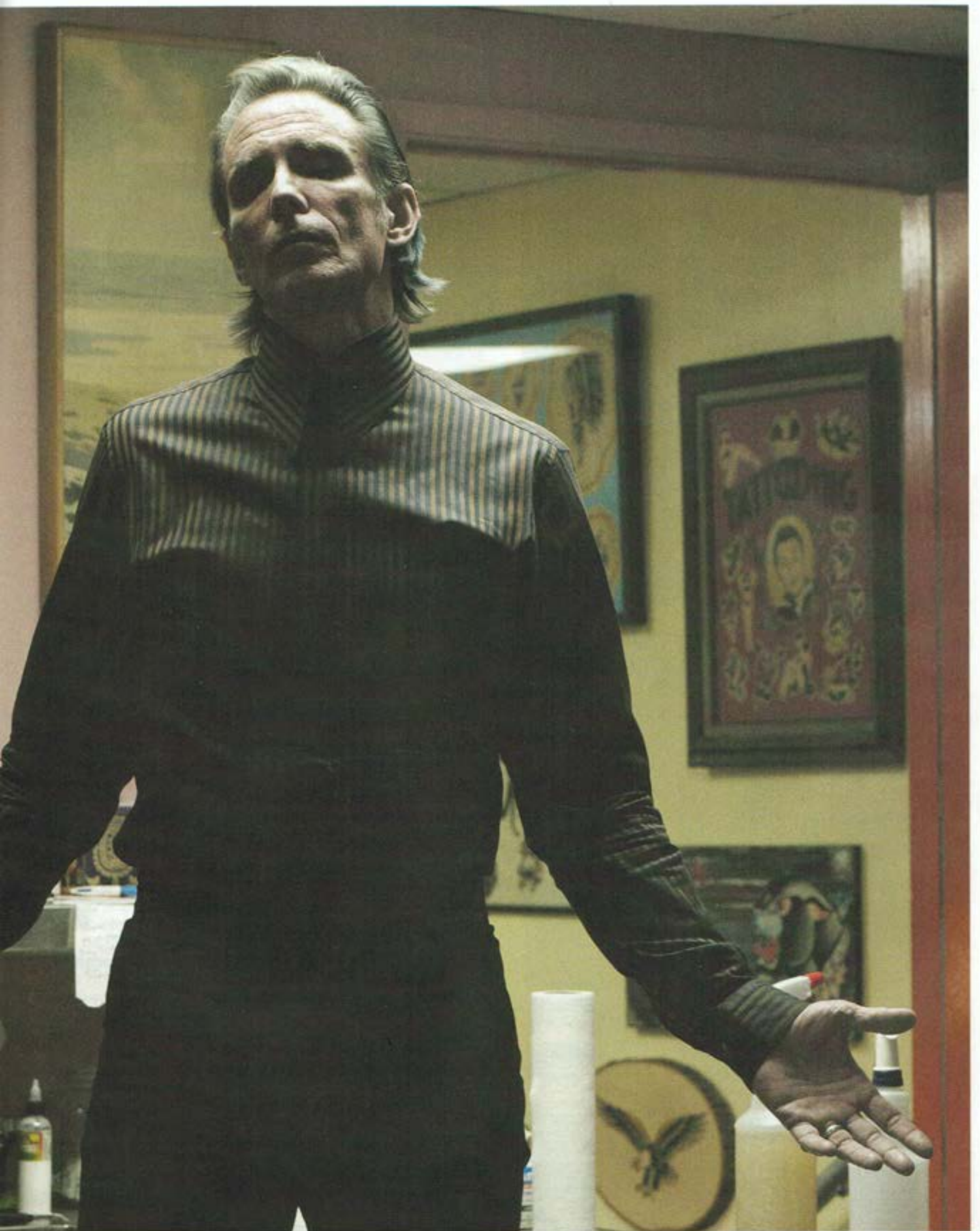
Sunset boulevard, une heure du matin, un samedi soir. L'endroit est planté au beau milieu du Strip, dans le zigzag qui sépare le Roxy Club du Viper Room, deux institutions de la nuit à L.A. Une enseigne Mark Mahoney's Shamrock Tattoo. En devanture, un néon en forme de trèfle rappelle les origines irlandaises du propriétaire. À l'intérieur, le bruit de l'aiguille sur la peau. Des employés discutent, clope au bec, ce qui serait inimaginable partout ailleurs à L.A. On nous indique l'atelier de maître Mahoney au fond de la boutique. Un grand type, élégant – sourire franc et poignée de main chaleureuse – nous accueille d'un « Comment ça va "brother" ? ». Cheveux gominés, bottes de cuir et chemise blanche, l'homme semble tout droit sorti de *Grease*. « Vous savez, je suis un authentique "greaser" », explique-t-il en vous fixant de ses yeux bleus perçants, comme s'il pouvait scanner vos pensées. Le terme désignait dans les « fifties » ces jeunes rebelles américains issus de la « working-class », en référence à leurs cheveux gominés (« grease »). Immortalisés par John Travolta, les « greasers » sont retournés ensuite dans les oubliettes de l'Histoire. Mark, pourtant, n'a rien oublié. Il aime toujours les vieilles bagnoles de course, les « rockabillys » (Gene Vincent, Buddy Holly, Little Richard). Et continue à se méfier de l'« establishment ».

UNE ÉDUCATION RELIGIEUSE

De son enfance, il évoque la morosité d'une banlieue pauvre de Boston. Une famille classique, le père vend des voitures, la mère s'occupe de la maison. « J'ai passé mon enfance à dessiner pour ne pas mourir d'ennui. » Ses parents l'emmènent à l'église d'où il garde – gravées dans sa mémoire – les représentations de la vierge Marie en extase. Des images qu'il dessinera plus tard sur des centaines de dos ou de bras. À l'adolescence, il découvre, avec fascination, l'atelier de son voisin biker. Ses motos. Et surtout, ses tatouages. À l'époque, le sujet est tabou et sa pratique illégale et passible de prison dans l'État du Massachusetts. « C'était cette chose secrète, mystérieuse, dont ▶



Mark Mahoney, l'authentique « greaser ».





Ci-dessus, le matériel du tatoueur. Les gants, en latex noir, sont à l'effigie de la boutique.

En haut, Mark Mahoney termine de graver quelques roses autour de la vierge Marie.

Page de droite, à gauche, de haut en bas, l'entrée du Shamrock Tattoo. À deux heures du matin, deux Françaises débarquent, l'une d'elle souhaite se faire tatouer : « il est fou », Mark, séduit, s'exécute ; à droite de haut en bas, du fait de la présence du photographe, le tatoueur enchaîne les pauses très « Actors Studio » ; le salon de son bureau privatif, au fond de la boutique.

« Mes premiers clients étaient tous des hors-la-loi, des bikers ou des gangsters. »

► *les gars cools qui débarquaient de la West Coast nous parlaient.* Il s'y plonge avec passion en 1977. Opère de nuit, à l'abri des regards. Il a 19 ans. « Mes premiers clients étaient tous des hors-la-loi, des bikers, ou des gangsters. » Mark se lève pour montrer un tableau original de David Mann, le peintre fétiche des motards. Deux couples sur leur Harley, un coucher de soleil en toile de fond, comme dans une scène d'*Easy Rider*. De Dennis Hopper, il accrocha au-dessus de son lit, à 20 ans, l'affiche où celui-ci fait un doigt. La Californie l'attire inexorablement. Il débarque à Long Beach, le berceau de l'art avec sa célèbre boutique The Pike. Puis s'installe à East L. A., où il tatoue « à peu près tout ce que la ville comprenait de punks ». C'est l'époque de TSOL, The Weirdos, Black Flag, Suicidal Tendencies...

LE PÈRE DU BLACK & GREY

Il développe un style, le Black & Grey pour lequel il est aujourd'hui reconnu comme l'un des pères fondateurs. La technique consiste à jouer exclusivement sur les subtilités du noir et du dégradé vers le gris. Le Black & Grey est né dans les prisons, quand les détenus utilisaient leurs cordes de guitare en guise d'aiguilles. Comme sources d'inspiration, il cite la culture chicano de L.A., ses « lower-ride cars » et son iconographie religieuse. Et les films noirs « pour leur lumière extraordinaire, si caractéristique de la ville ». Qu'ils soient de Lang ou de Wells, avec Bogart ou Mitchum. Des films comme *la Soif du mal* et *la Nuit du chasseur*. Des histoires ayant affaire à dieu et au diable « surtout quand les deux sont liés ». Il cite John Gotti, le parrain historique de la mafia, comme s'il s'agissait d'un ami proche mais la fréquentation des mauvais garçons ne lui a pas fait perdre la foi. « Avec ses contre-allées pour gangsters... » rajoute-t-il dans un sourire énigmatique au milieu de bondieuseries kitsch et des pin-up qui tapissent ses murs.

C'est sans doute ce qui plut d'emblée à Mickey Rourke, lui aussi d'origine irlandaise, devenu depuis également un ami. L'acteur au visage saturé d'opérations chirurgicales a une quinzaine d'œuvres de son copain gravées sur le corps *ad vitam æternam*. « Chacune d'entre elles correspond à une étape de sa vie » explique-t-il. Après son divorce avec Carrie Ottis, il lui arrivera de squatter pendant des semaines la boutique de l'artiste. Les groupes Guns N' Roses et Metallica ont fait, eux aussi, leur pèlerinage au Mahoney's Shamrock Social Club.

Il évoque également, par souci de précision historique, sa clientèle hype. Le premier à s'être intéressé à son travail fut Johnny Depp. En 1983, il aurait foncé à son atelier, le soir même où il débarqua à L. A. pour la première fois. Et Cher qui, « sans en avoir l'air, fut l'une des premières femmes célèbres à s'afficher tatouée ». À la fin des *eighties*, ces pionniers firent du tatouage une mode acceptable et cool à



Hollywood. Et Mark se retrouva propulsé sur les devant de la scène. Tout le monde s'est ensuite empressé à sa porte, de Britney Spears à Brad Pitt en passant par Christopher Wallace alias Notorious B.I.G. Le temps a passé et aujourd'hui son studio va justement servir de décor à *Notorious B.I.G.*, le biopic sur la vie (et la mort) du rappeur gangster obèse. Viendront ensuite le tournage d'une série (*Southland*, pour NBC) puis *American*, le premier film de Matthew Denny. Las, il balaye l'évocation de ces noms d'un revers de la main. « Ici, tout le monde, connu ou pas connu, est considéré de la même façon. » Ses succès n'ont pas augmenté. Et le succès ne lui est pas monté à la tête. Fidèle à ses origines prolétaires, il n'aime pas qu'on parle de lui comme d'un artiste. « Je préfère décrire ce que je fais comme un service, un pacte entre le client et moi. »

ADDICT DES FIETTES

Un jeune apprenti entre dans la pièce pour s'atteler au dessin d'une Cadillac. On demande à Mark ce qu'il pense de la vogue du tatouage, qui s'est propagée dans le pays depuis les années 90. De ces boutiques, aussi nombreuses désormais à L.A. que celles des coiffeurs pour chiens, des clubs de sport ou des restaurants végétariens. « C'est un peu triste. Autrefois le tatouage était un acte de rébellion, illégal, qui vous mettait au ban de la société. Aujourd'hui, on se tatoue pour faire comme tout le monde. » Il ajoute, avec ce goût pour les phrases mystérieuses qu'il regrette « que la connexion des esprits soit en train de se perdre ». C'est sans doute pour cela qu'il préfère « garder la tête bloquée dans les années 50 ». Une fois la porte de son studio refermée, il fait rugir sa Harley 1963 et remonte Sunset Boulevard : « I walk along the street of sorrow/The boulevard of broken dreams/ Where broken dreams. » (Je marche le long de la rue de la douleur/Le boulevard des rêves brisés/Où les rêves et gigolettes/Rivent accepter un baiser sans regret/Afin d'oublier leurs rêves brisés.) ●

« Boulevard Of Broken Dreams (al Dubin et d'Harry Warren (1933).